

*Des livres*

Michel Sivignon  
15 mai 2010

## **Théorie du voyage, Poétique de la Géographie (M. Onfray )**

Michel Onfray, [Théorie du voyage, Poétique de la Géographie](#), Livre de poche, biblio essais 2007



Si l'on est géographe, il faut commencer le livre de Michel Onfray par son dernier chapitre, qui s'intitule « Dire le monde ». Voilà bien ce qu'on a écrit de plus beau, de plus sensible, de plus surprenant et de plus inattendu sur les chorèmes de Roger Brunet. Ce qui fut conçu comme un alphabet, fruit d'une volonté de déchiffrement scientifique de l'espace devient -et c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux- l'instrument d'une lecture poétique des paysages, que Michel Onfray décode depuis le hublot de son avion. « *Partout autour de la planète se lisent et se voient, quand on apprend à les lire et à les voir, des points de localisation, des lignes de liaison, des flux générateurs de déséquilibres, des passages ouverts et fermés, des croissances et des décroissances, des attractions et des répulsions, des auréoles et des bandes, des têtes de réseaux et des aires de drainage* » (p.118).

Comme quoi les idées vous échappent et vont ensuite leur train. Et voici Roger Brunet promu réconciliateur de la géographie et de la poésie.

Il faut ensuite pardonner un certain nombre de facilités. Onfray affirme p.115 voir, grâce aux chorèmes de Brunet « *des ombres sur les adrets, des lumières sur les ubacs* ». Effet d'optique ou effet inattendu de la chorématique !

Il faut aussi passer sur une vision ancienne de la géographie assimilée à la géologie ou peu s'en faut. La géographie serait la mer et l'histoire l'écume qui la frange.

S'il faut en croire Onfray, la géographie vient de loin, pour parvenir enfin à la poésie des chorèmes : « *poètes certes mais géographes sûrement pas. Car les deux disciplines s'ignorent depuis toujours. Hérodote et Strabon d'un côté, Pindare et Theognis de l'autre, pas de point de passage entre les deux univers* » Voire ! Toutes ces affirmations n'ont de fondement que celui qu'on veut bien y mettre. Lorsqu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère Ptolémée affirme qu'un navigateur partant vers l'ouest à partir des Colonnes d'Hercule devrait aboutir en Inde, puisque la terre est ronde, est-on sûr qu'il n'y a là aucune poésie ? Aucune poésie non plus chez Hérodote ? Voici la description des femmes scythes : « *Les femmes scythes, elles, préfèrent râper sur une pierre rugueuse des morceaux de cyprès, de cèdre et d'arbre à encens, délayer le tout dans de l'eau pour faire une sorte de pâte et se l'appliquer sur le corps et le visage. Elles sentent admirablement bon et lorsqu'elles retirent cette pâte le lendemain, elles ont la peau nette et fraîche* » (Hérodote et la découverte de la terre par Jacques Lacarrière Arthaud 1968 p.204) Pas poétique, Hérodote ?

Ne boudons pas notre plaisir. Tenons-nous en au sous-titre de l'ouvrage, « *poétique de la géographie* » Et si ce sous-titre recelait une vérité profonde ? Et si, parmi les sciences sociales, la géographie et l'histoire avaient le privilège d'être les plus poétiques ? Poésie introduite par la carte, bien avant le départ en voyage. On peut, comme Nicolas Bouvier, le maître en la matière, graver avec l'ongle sur la motte de beurre du petit déjeuner, le cours du Yukon. Et accroître ainsi, bien avant le départ le désir de voyage.

Il est difficile de suivre Onfray, tant il va vite. Aussi bien déteste-t-il ceux qui vont doucement. On verrait mal ce philosophe qui se produit partout, écrit plusieurs livres dans l'année faire l'éloge de la lenteur. Il fait donc celui de la vitesse. Il se recommande même du futurisme italien du début du siècle. Il cite Marinetti et comme ce dernier, compromis avec le fascisme sent le soufre il lui accole quelque supposé poète antifasciste (p.72). Faut-il pour autant fustiger « *les tenants d'une forme ancienne et dépassée du voyage, qui en appellent à la lenteur* » ? Et puis la phrase fait parfois penser à un Monsieur Homais aviateur : « *dans l'habitacle de ces machines de guerre lancées contre l'empire de la nature, on expérimente la jouissance moderne au contact d'un nouveau sublime* » (p.75) Quel homme tout de même ! Faut-il encore suivre Onfray lorsqu'il proclame (p.64) « *L'oeil instinctif de l'artiste vaut mieux que l'intelligence cérébrale des laborieux du concept* » Et encore « *La réalité infuse par capillarité le voyageur qui appréhende* » plus loin ... « *Le nomade-artiste voit en visionnaire ; il comprend et saisit sans explications, par impulsion naturelle* » Diable, quel est donc le fondement philosophique de cette impulsion naturelle ? Onfray est-il sûr que ne s'y niche pas quelque idée reçue ?

On a vu ce que cette attitude a pu donner, touchant la Chine de Mao, et combien de voyageurs, artistes ou pas, se sont fait rouler dans la farine par les autorités officielles, prenant des vessies pour des lanternes : Anna-Maria Macciochi contre Simon Leys. La leçon n'a pas été entendue.

Comment ne pas se rappeler Nicolas Bouvier qui décrit des dames qui veulent qu'on leur livre en quinze jours « l'âme du Japon » : « *Que veulent-elles donc (ces touristes) ? Mais voyons, tout et tout de suite et que par une opération de l'esprit leur ignorance se transforme en savoir, du substantiel et clairement expliqué s'il vous plait, pour qu'au retour on puisse en parler. Moi qui les juge, je voudrais parfois aussi trouver mon assiette servie et vite. Nous sommes dans ce pays maigre et frugal avec notre métabolisme de glouton : l'Occident est tout entier là-dedans* » (Chronique japonaise, Quarto, p.524)

Onfray rappelle pour le louer que Claudel a passé quinze ans en Chine et au Japon sans

connaître un traître mot de la langue de ces pays. Simon Leys, lui, se demande ce que Claudel a pu comprendre.

On ne peut s'empêcher de relire Jean-Didier Urbain (« Le secret du voyage ») qui évoque « les mégalomanes obsessionnels qui définissent le Voyage comme expression d'une capacité de détection supérieure du réel et le Voyageur comme un être rare dont « l'oeil expert » hérité des lumières révèle le monde. »

J.-D. Urbain insiste : « *Initié à a ruse divine, doué d'une acuité hors du commun, ... il toise avec dédain les moutons ignorants et les myopes frivoles.* » Selon un procédé connu, on disqualifie l'adversaire en en dressant une caricature, comme à la foire du Trône, caricature fondée sur l'opposition entre deux personnages, le voyageur et le touriste : « *Le voyageur économise les tergiversations du mandarin, il ignore les lenteurs pénibles du lettré et déborde partout le docte empêtré dans ses références, qui l'empêchent d'accéder à l'évidence* ». Mais qu'est-ce donc que cette évidence ?

La distinction entre le voyageur et le touriste est une des idées reçues les mieux installées. Elle est utile pour le développement du tourisme lui-même, en suggérant que tout touriste, vous, moi, peut se muter en voyageur.

Elle est le produit historiquement daté d'un changement de perspective : dans les années vingt, le voyageur céda la place au touriste, symbole positif de la modernité. La hiérarchie a changé de sens. Elle a été analysée longuement et finement par Jean-Didier Urbain (*L'idiot du voyage ; Le secret du voyage*). Cette distinction doit être décortiquée, ou si l'on veut déconstruite.

Elle rejoint celle qui sépare le riche du pauvre, l'instruit de l'ignorant, le privilégié de l'exclu. Distinction simplette : de nos jours tout un chacun est pour une part et selon les circonstances touriste ou voyageur. Comment échapper à l'organisation touristique, avec ses agences de voyages, sa publicité sur Internet, son équipement hôtelier, ses charters ? On utilise au mieux les avantages de l'organisation touristique et on vilipende le touriste !

Il n'est jamais superflu de revenir à Nicolas Bouvier : « On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous arrose et vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives, qu'on vous tend, avec un éclat de savon, dans les bordels ». (*L'usage du monde*).

Michel Onfray n'a pas eu le temps de se rincer.

Dès lors, la conclusion s'impose : je suis un voyageur, c'est-à-dire un visionnaire autoproclamé et le touriste n'est qu'un pauvre type, un besogneux dépourvu de l'acuité de mon il d'aigle.

Les touristes, c'est les autres !

Michel Sivignon (univ. de Paris-Ouest Nanterre)